

Le Fleuve Alphée

François L'Yvonnet

Il y a le fleuve Alphée. Et d'abord ce que la mythologie grecque en dit: le dieu Alphée (Alpheios) se transforme en fleuve pour rejoindre sa nymphe bien-aimée qu'Artémis a changé en fontaine. Mais il y a encore l'usage qu'en fit Roger Caillois dans le livre éponyme:¹ grand ami de l'Amérique latine, infatigable passeur entre les deux rives, le fleuve Alphée est alors la métaphore d'une culture faite de circulation souterraine, d'affluents, de sources résurgentes, de savoirs multiples, de mille rameaux travaillant en secret. C'est une autre représentation de l'espace qui se dessine, avec ses frontières floues et liquides, ses courants et ses tourbillons dont il faut imaginer le double mouvement centripète et centrifuge.

Carlos Fuentes parlant de la latinité, évoque un “grand fleuve de rencontres”, un “métissage”, un “grand brassage de cultures”, sans lequel on ne pourrait expliquer García Márquez ou Alejo Carpentier, ni les écrivains martiniquais. Il y a la source méditerranéenne, celle des pays dont la langue vient de Rome — l’Espagne, l’Italie, le Portugal, la France — puis la rencontre de l’Europe latine avec le monde amérindien, et le monde noir qui est arrivé dans les bateaux de l’esclavage. Autant d’eaux mêlées, souvent impétueuses, aux rythmes des flux et des reflux, des arrogances et des amitiés.

Toujours cette métaphore de la fluidité et des affluences. Fernand Braudel (dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l’époque de Philippe II*) parle d’une “succession de plaines liquides” pour souligner l’enchevêtrement des cultures, des zones de rencontres et de conflits, des “civilisations” dont la Méditerranée est l’espace. Non point seulement un décor brillant, mais une tectonique des plaques qui donne tout son sens au flottement et aux affrontements entre les hommes, au cours des siècles, sur la grande scène de la *Mare nostrum*. “Qu’est-ce que la Méditerranée?”, Braudel répondait: “Mille choses à la fois. Non pas un paysage, mais d’innombrables paysages. Non pas une mer, mais d’innombrables mers. Non pas des civilisations, mais des civilisations entassées les unes sur les autres.” Le grand historien des *Annales* a exploré avec le talent que l’on sait ce “monde de soixante jours”, le temps moyen qu’il fallait pour rejoindre Constantino-

ple depuis Valence. Ce monde n'est plus le nôtre. Mais la "liquidité" garde une puissance suggestive.

I

La Méditerranée est un espace en perpétuelle tension (jusqu'à risquer l'éclatement), qui réalise une sorte d'équilibre entre les contraires: le *clos* et l'*ouvert* (une mer qui est un long détroit entre deux mers, l'une quasi close, la mer Noire, l'autre ouverte sur les lointains maritimes, l'Atlantique). Un monde de germination endogène qui irradie tous les points du globe. Le *même* et l'*autre* (une identité forte, reconnaissable entre toutes, faite d'appartenances ouvertes et indéfinies. Toute tentative de réduction de l'une à l'autre est un appauvrissement). L'*un* et le *multiple*: la Méditerranée, en dépit des scissions et des crises, en dépit des affrontements, est à la fois homogène et disparate (développements contrastés, régimes politiques divers, démographie inégalement explosive, drames des migrations sauvages).

La Méditerranée est aussi davantage que cela: elle peut apparaître, forte de ses transformations millénaires, comme la scène, de moins en moins géographique, *stricto sensu*, de plus en plus métaphorique d'une narration du possible. La Méditerranée est le foyer (la matrice, dirait Edgar Morin) d'un imaginaire "euro-afro-asiatique", qui se joue des totalisations les plus radicales, celles des idéologies unifiantes et réductrices. Se réfère-

rer à l'idée de latinité, ce n'est pas privilégier une région du globe, ni par quelque effet ethnocentrique une culture sur une autre, ni se nourrir de vieux rêves d'empire. C'est, au contraire, reculer toujours les limites du monde, vers d'autres mondes naissants ou renaissants. D'autres mondes, qui cherchent à affirmer leur existence, dans la reconnaissance réciproque, hors des replis identitaires.

Le triste constat que faisait Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques* est d'une actualité de plus en plus brûlante: l'incompréhension croissante des sociétés développées envers les réalités du monde qui les entourent; le déclin du monde humain; l'annulation accélérée des différences ou la pente vers l'indifférenciation; le pessimisme écologique radical qu'inspire le saccage des équilibres naturels par l'avidité des hommes, etc.

Par un lent travail de maturation paradoxale, la "latinité" a pu engendrer *des* Méditerranées. Elle se présente alors comme un curieux paradigme, incarnant à la fois le pluralisme culturel qu'elle a essaimé (et dont elle s'est nourrie) en Amérique latine, peut-être même jusque sur la côte occidentale de l'Afrique, et qu'elle provoque, et c'est alors l'expérience d'un vis-à-vis salutaire avec l'autre, avec celui qui nous fait face. Le monde hégémonique, relayé dans les esprits par l'emprise médiatique, est un monde sans face-à-face, sans rives, personne ne regardant personne.

L'océan Atlantique qui nous sépare, pays latins d'Europe et d'Amérique, est aussi ce qui nous uni. C'est de-

venu un “monde de quelques heures”, et non de quelques mois, mais un monde qui plonge loin dans le passé vers des sources qui peuvent être communes (judéo-chrétiennes, gréco-latines, arabo-musulmanes), mais aussi tendu vers l’avenir, vers quelque point d’origine — cette origine qui est sans doute “devant nous” (selon l’expression de Heidegger, reprise par Edgar Morin²), et qui ouvrira sur de possibles nouveaux commencements.

II

Une certaine tradition philosophique, longtemps dominante en Europe continentale, la tradition allemande, a privilégié la source grecque. Heidegger n’hésitait pas à mettre en résonance intime la langue grecque (langue de l’être) et la langue allemande, comme s’il y avait entre elle une sorte de proximité historique. En France, Jean Beaufret, disciple et introducteur de l’auteur de *Sein und Zeit*, a longuement glosé sur cette question. La philosophie française depuis le début du XIXe siècle, jusqu’à nos jours, s’est mise à l’école d’outre-Rhin (Victor Cousin allait à Berlin chercher l’adoubement du Maître). Rome n’est jamais qu’un épigone voué à l’imitation, sans réel génie, présentant tous les signes de la décadence (Simone Weil mettait dans le même sac impérial, les Romains et les Juifs, adorateurs de la puissance). Rémi Brague dans un livre justement célèbre³ a montré que le génie de Rome est tout entier dans la transmission. L’expérien-

ce du commencement, dit Brague, est celle d'un recommencement. La latinité serait cette curieuse expérience de la transmission de ce qui n'appartient à personne en particulier, et donc peut appartenir à tous. L'édit de Caracalla, cher à Edgar Morin, qui étendait la citoyenneté romaine à tous les hommes de l'Empire, tire une grande part de sa force symbolique, d'un geste "transmetteur".

Ajoutons à cela cet apport essentiel de Rome qu'est l'invention de l'État et du droit (sinon inventé du moins formalisé). N'oublions pas que lesdits Grecs, que vénère tant Heidegger, n'ont jamais réussi à s'entendre, à vivre ensemble durablement dans un espace politique commun pacifié. Les Cités grecques n'ont jamais cessé de se faire la guerre. Et ce sont ces guerres fratricides qui provoqueront le déclin irréversible de la civilisation hellénique. Les mœurs impériales romaines peuvent faire horreur (c'est ce qui nourrira l'aversion d'un Bernanos), il suffit pour s'en convaincre de lire les chapitres de la *Vie des douze Césars* de Suétone consacrés à Tibère ou à Caligula. Mais c'est aussi Rome qui conçut l'idée d'une coexistence effective du multiple. C'est à Rome que la *libido d'appartenance* (qui vise à réduire l'identité à une appartenance exclusive) fut le plus durablement ébranlée.

III

Plagiant les termes d'un débat très franco-français,⁴ nous sommes tentés de dire que la latinité n'est pas "ter-

minée”, qu’il ne s’agit pas d’un moment révolu du passé lointain, voire d’un moment “raté”. C’est ce que semble dire Régis Debray dans un court essai, elle ne serait plus guère que l’ombre de ce qu’elle fut, lorsqu’elle était naguère “fédératrice des nations du sud de l’Europe, elle est aujourd’hui bousculée par le vent d’Atlantique, qui souffle aussi d’est en ouest”. Or, il nous semble que le régime d’historicité, d’idéalité, d’organisation du politique, de vision de l’homme, ouvert par la latinité n’est pas clos. Elle est pour nous une matrice de sens. C’est sans doute ce qui unit, dans leur diversité même, les membres de l’Académie de la latinité. Une Académie si peu académique, sans programme (comme s’il s’agissait, à la lettre, d’écrire l’avenir), sans doctrine (leur temps nous semble passé), sans dogme (la “vérité” absolue est une illusion métaphysique), sans “bureau politique” (qui peut prétendre décider du sort des autres). Tout juste une communauté d’esprits, libres de toute appartenance, habités par un souci partagé: instituer une “langue” commune dans laquelle peuvent se formuler les questions majeures de notre temps. La barbarie à laquelle nous condamne les politiques hégémoniques et “altéricides” est précisément la fin d’une langue commune [et ceci n’a rien à voir avec le fait (incontestable) qu’un milliard d’individus parlent aujourd’hui une langue néo-latine — 1/6^e de la planète... Il ne s’agit pas de confronter des quantités de locuteurs, ici latins ailleurs chinois ou hindis, face à la nouvelle “*lingua franca*” qu’est l’anglais, langue de la puissance

sans partage — mais aussi, comme le souligne George Steiner, “grammaire”, au sens chomskien, de l’informatique et de l’Internet].

IV

On se saurait se contenter d’agiter le dernier “mantra” à la mode, le dialogue des cultures ou des civilisations... C’est un peu une “tarte à la crème”, une formule pieuse, le “dernier dogme d’un monde sans dogme” (R. Debray), un vague “topos” qui traîne dans certains prêches internationaux et qui n’aboutit à rien, sinon à conforter les puissants dans leur puissance et les faibles dans leur ressentiment. Le dialogue, en toute rigueur — le dialogue philosophique, par exemple, qui est une quête du vrai, suppose en tous une raison commune (sinon point d’accord possible) et l’insuffisance en chacun de cette raison (sinon à quoi bon chercher). Il y a une tension entre *philia* et *agôn*: la dialectique, au sens propre, est alors dynamisée... Les “cultures” ou les “civilisations” ne peuvent être rapportées à une supposée raison commune qui aurait valeur de règle ou de norme (et qui comme un cordeau, dirait Épictète, distinguerait ce qui est droit de ce qui est tordu), plus encore, elles ne sont pas des “sujets”, mais des entités vagues, souvent indéterminables, bien incapables de prendre langue avec qui que se soit. Sur cette question, chacun à leur manière, Régis Debray ou Edgar Morin ont dit ce qu’il fallait dire.⁵ Rémi Brague,⁶

lors d'une session de l'Académie de la latinité (Rio, 2003), a souligné les difficultés de toutes sortes (en particulier épistémologiques) qui rendent pour le moins problématiques les tentatives de compréhension mutuelle entre Musulmans et non Musulmans, les volontés de "dialogue" (fort en vogue), par exemple, entre les religions chrétienne et musulmane (liées à l'indétermination du mot même d'Islam qui désigne à la fois une religion, une civilisation et un ensemble de peuples, à des malentendus portant sur le statut historique des uns et des autres).

Cela ne suffit pas à rendre caduque ou inopérante l'idée de "langue commune", ni celle de latinité. Il est vain, nous semble-t-il, de débattre de la "pertinence" du terme latinité (même si d'aucuns lui préféreraient celui de *latinitude*, sur le modèle de la "négritude"). Commentent alors les interminables querelles d'école. L'essentiel est de se garder de toute hypostase. La latinité n'est pas une ère culturelle cohérente et unifiée qui aurait miraculeusement échappé à l'usure de l'histoire, à ses contradictions internes, aux guerres coloniales, à la politique des blocs, aux cassures entre le nord et le sud. Il peut paraître bien illusoire d'en brandir le spectre face à la puissance hégémonique anglo-saxonne, elle-même peut-être bientôt dépassée par quelques nouvelles entités émergentes (Chine, Inde et pourquoi pas plus lointainement le Brésil). Évitions de nous payer de mots. La "latinité" n'est pas un terme magique chargé de tout le Bien du monde opposé au grand Mal nord-américain.

Certes, la latinité est d'abord une diversité "factuelle", de peuples, de langues, de cultures, d'histoires, etc... Parler de "latinité" (au singulier) peut paraître réducteur. Mais, comme le disait Montaigne: "Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le mot de salade" (*Essais*, I, 46). Par définition un concept unifie, subsume, comme diraient les philosophes, un divers empirique. La latinité se dit sans doute multiplement, en plusieurs sens, comme l'être chez Aristote. Il n'en reste pas moins que ce qui semble unifier cette notion quant au fond, c'est une certaine exigence de l'esprit, un "pari" sur l'avenir, ou mieux un "défi" (nous pensons au titre du livre d'entretiens que nous avons publié avec Candido Mendes, le *Défi de la différence*⁷). Un défi dans tous les sens du terme: puisqu'il s'agit de "jeter un défi" par des initiatives singulières qui placent l'autre dans une situation d'égalité (et non dans une relation ami-ennemi à la Carl Schmitt); de "mettre au défi" ceux auxquels on s'adresse d'accepter de se déprendre de soi, suffisamment pour qu'un échange soit possible; et enfin par un "refus de se soumettre", un refus d'abdiquer devant les puissants du jour (il s'agit bien alors de "défier une autorité")...

Notre intérêt pour Louis Massignon s'inscrit dans cette perspective, en particulier ses rapports avec Gandhi qu'il rencontra à Paris en 1931. Le Mahatma lui semblait porteur d'une nouvelle forme de lutte contre soi-même et contre l'injustice. Notre ami Christian Jambet fait justement remarquer⁸ que tandis que le siècle s'en-

ferrait dans des stratégies de la violence illimitée, Louis Massignon sut déchiffrer dans l'action de Gandhi l'avenir des déshérités et les prémisses d'une politique paradoxale, qui n'aurait pas pour conséquence de faire des opprimés d'hier les oppresseurs de demain. Une véritable rupture dans l'histoire mondiale.

V

On doit pouvoir faire de la latinité une sorte d'usage "régulateur" (au sens kantien), une "idée" régulatrice qui pourrait nous aider à trouver des formulations à la fois adéquates et partageables, à générer des questionnements, à penser le divers comme l'essence du phénomène humain. Mais aussi à sortir de quelques impasses intellectuelles: à commencer par l'opposition Occident/non-Occident. Opposition qui peut être figée ou au contraire dynamique, voire critique (au sens propre). Précieuses sont à cet égard les analyses de François Jullien⁹ (lorsqu'il nous suggère d'entrer dans un autre espace de pensée: "hétérotopie", au sens de Michel Foucault dans *Les Mots et les choses*, par opposition à l'"utopie" illusoire. Faire l'épreuve du dépaysement de la pensée, créer du *dis-sensus* pour faire *dissidence*, etc.). À la mesure de ce qu'Édouard Glissant appelle le "Tout-monde" (la "mondialité", comme mise en relation de la diversité, contre la "mondialisation"¹⁰) ou Patrick Chamoiseau parlant de "totalité ouverte et imprévisible"¹¹. Sortir aussi du dé-

bat Modernité — Post-Modernité — seconde Modernité — Hypermodernité... Autant d'expressions qui témoignent de la difficulté à penser le paradigme dans lequel "nous" sommes assurément. Alain Touraine aime dire que la modernité est indépassable, entendons que le nouveau paradigme dans lequel nous pensons (qui n'est plus "social" mais "culturel") est centré sur le sujet, pivot de la modernité (quelles que soient les formes paradigmatiques de celle-ci), le sujet est celui qui dit "Je", qui se pose à la fois comme un individu (comme tel unique) et porteur d'une exigence d'universalité (il y *des* sujets). Les thèses d'Alain Touraine sont conjugables, sauf à les rejeter du côté du relativisme (voire du nihilisme), avec celles que développent Jean-François Lyotard, concernant par exemple la fin des "grands récits" (et certaines promesses de la "première" modernité), voire avec celles de Jean Baudrillard lorsqu'il constate l'obscénité de notre société "occidentale", perdue dans l'extase de la consommation et de la communication. Si "Modernité" il y a, et si celle-ci est indépassable, il faut aussi la penser dans sa multiplicité. Pierre Legendre fait justement remarquer que: "D'autres cultures sont déjà et seront productrices de Modernité. Sera-t-elle la copie conforme de nos illusions d'Occidentaux?"¹² C'est une question fondamentale qui nous conduit à interroger notre propre "destination" moderne.

Il y a une réelle urgence — et l'Académie de la latinité est presque l'espace naturel pour de telles interrogations

— à se demander comment, dans un tel horizon historique, politique et idéologique affronter la question de l'identité (nationale, religieuse, ethnique) autrement que par le duel meurtrier.

NOTES

- 1 Gallimard, 1978.
- 2 *Vers l'abîme*, L'Herne, 2007.
- 3 *Europe, la voie romaine*, Gallimard, 1999.
- 4 Vincent Peillon, *La Révolution française n'est pas terminée*, Seuil, 2008 (une réponse, sinon une réplique, sur le mode polémique-philosophique, à la formule de François Furet: "La Révolution française est terminée").
- 5 Régis Debray, *Un mythe contemporain: le dialogue des civilisations*, CNRS éditions, 2007. Edgar Morin, *Le dialogue suppose l'égalité*, Le Nouveau courrier, Unesco, janvier 2004.
- 6 *Quelques difficultés pour comprendre l'Islam*, Textos de Referência, Académie de la Latinité, Rio de Janeiro, 2002.
- 7 Albin Michel, 2006.
- 8 Dans l'édition qu'il a dirigé des *Écrits Mémorables* de Louis Massignon (à paraître en avril 2009).
- 9 En particulier dans *Penser un dehors, entretiens d'extrême-Occident*, Seuil, 2000.
- 10 "Ce que l'on appelle mondialisation, qui est l'uniformisation par le bas, la standardisation, le règne des multinationales,

l'ultralibéralisme sur les marchés mondiaux, pour moi, c'est le revers négatif de quelque chose de prodigieux que j'appelle la mondialité. La mondialité, c'est l'aventure extraordinaire qui nous est donnée à tous de vivre aujourd'hui dans un monde qui, pour la première fois, réellement et de manière immédiate, foudroyante, sans attendre, se conçoit comme un monde à la fois multiple et unique, autant que la nécessité pour chacun de changer ses manières de concevoir, de vivre, de réagir dans ce monde-là." *Les périphériques vous parlent*, Documenta n. 11, novembre 2002.

- 11 "C'est avec l'idée de Relation que nous pourrions comprendre qu'il nous faut transformer nos territoires en des Lieux. Le territoire tend à s'instituer en centre; le lieu qui est multi-trans-racial, multi-trans-culturel, se comporte en rhizome. Le territoire isole là où le lieu, habité de diversité, tend à irradier de manière complexe dans un jeu de partage, de solidarités et d'échanges. Le monde serait ainsi constitué d'une infinie constellation de lieux qui élaboreraient une unité sans unicité. Une unité qui ne saurait s'envisager que dans la diversité, et qui permettrait l'exaltation de la diversité. En bref: une unité ouverte." *Revue Cité*, n. 33, PUF, 2008.
- 12 *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident*, Mille et une nuits, 2004.